

Récit d'enfance et populisme dans *Éducation barbare* de Claire Goll

Childhood tales and populism in Claire Goll's *Éducation barbare*

Patrick Bergeron

Volume 44, Number 2, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023766ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023766ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, P. (2013). Récit d'enfance et populisme dans *Éducation barbare* de Claire Goll. *Études littéraires*, 44(2), 147–158. <https://doi.org/10.7202/1023766ar>

Article abstract

Informed by Léon Lemonnier's early 1930s views on populist writing, this article takes another look at *Éducation barbare*, a 1941 novel by Claire Goll (1890-1977). The reader will discover how the thread of the persecuted child, spun in no small part from Jules Renard's well-known *Poil de Carotte*, allows Goll to embrace the French realist writing tradition while staying clear of what Lemonnier viewed as the excesses of naturalism.



Récit d'enfance et populisme dans *Éducation barbare* de Claire Goll

PATRICK BERGERON

Comme le faisait remarquer Bernhardt Blumenthal en 1983, le peu d'attention auquel les écrits de Claire Goll (1890-1977) ont eu droit dans le champ des études littéraires concerne avant tout l'œuvre de son mari Yvan Goll, qu'elle édita et traduisit. « Ses nouvelles, ses légendes et ses romans [...] ont largement été ignorés¹. » La situation demeure inchangée trois décennies plus tard. Un tel silence est surprenant, car Claire Goll a fait preuve d'un indéniable don de conteuse et d'une grande audace dans le choix de ses sujets², deux caractéristiques qui devraient suffire à lui assurer un lectorat plus important. Après tout, de son vivant, ses romans avaient rencontré un accueil favorable chez d'éminents contemporains. Thomas Mann voyait dans *Une Allemande à Paris* (1925) « *eine sehr schöne, klare und echte Geschichte*³ » (« une histoire très belle, claire et authentique »). Ilya Ehrenbourg percevait dans *Le Nègre Jupiter enlève Europe* (1928) « une admirable expression de l'inquiétude européenne⁴ ». Maeterlinck tenait *Le Tombeau des amants inconnus* (1940) pour une « œuvre admirable⁵ ». Ce n'est manifestement pas rendre justice à la romancière Claire Goll que de la laisser mariner dans les limbes de l'histoire littéraire.

1 Bernhardt Blumenthal, « Claire Goll's Prose », *Monatshefte*, vol. 75, n° 4 (hiver 1983), p. 358 (notre traduction). « What little interest has been afforded the writings of Claire Goll, née Clara Aischmann (October 29, 1890, Nuremberg-May 30, 1977, Paris) has been given to her verse, written largely in conjunction with, and in response to, her husband Yvan Goll ; her several autobiographies which document her varied contacts with leading writers and painters of her times, among them Rilke, Joyce, Werfel, and Chagall ; and her efforts as the principal editor and translator of her husband's works. Her short stories, legends, and novels, however, have been largely ignored ».

2 Voir *ibid.*, p. 359 : « Claire Goll presents a wide range of highly provocative subject matter in her prose works : murder, suicide, incest, adultery, lesbian liaisons, masochism, interracial love affairs, and the fate of unmarried women with children (in one instance, a woman bears the child of a priest). »

3 Thomas Mann, cité par Bernhardt Blumenthal, « Claire Goll's Prose », *art. cit.*, p. 367, note 2.

4 Cité dans Armand Lanoux, « La colombe poignardée aime sa tache de sang », *Claire Goll*, Paris, Seghers (Poètes d'aujourd'hui), 1967, p. 55.

5 Maurice Maeterlinck, cité par Armand Lanoux, *ibid.*, p. 58.

C'est avec cette préoccupation en tête que je m'intéresserai ici à son roman de 1941 intitulé *Éducation barbare*⁶. Celui-ci se présente comme une succession de tableaux décrivant l'existence infernale de Clarisse, une fillette vivant sous la férule d'une mère mal-aimante et cruelle. Le livre tire à la fois son inspiration de l'enfance de l'écrivaine et du récit classique de Jules Renard, *Poil de Carotte* (1894). J'aimerais replacer *Éducation barbare* dans le contexte des années 1930 en France, en particulier en ce qui concerne les débats littéraires sur les questions du peuple et du naturalisme. Le récit d'enfance a été une voix forte du roman de gauche des années 1930, du côté des éditions Rieder en particulier. L'étude qui suit vise à montrer qu'il est possible de voir dans *Éducation barbare* le type même du roman populiste que Léon Lemonnier appelait de ses vœux dans *Le Manifeste du roman populiste*.

La Passion selon Clarisse

Maman nous haïssait à l'encontre de toutes les lois de la nature.
– Claire Goll, *Éducation barbare*, p. 131.

Éducation barbare paraît à la Maison Française de New York, « éditeur des exilés⁷ », en 1941. Mariée à Yvan Goll depuis 1921, Claire, qui écrit tantôt en allemand, tantôt en français, compte déjà plusieurs romans, nouvelles, poèmes et travaux de traduction à son actif. Son œuvre la plus célèbre à l'époque est sans doute *Le Nègre Jupiter enlève Europe*, roman d'un ton neuf puisqu'il aborde le thème de la sexualité interraciale à travers la liaison d'un diplomate africain et d'une bourgeoise suédoise (donc d'une femme blanche). Depuis le 26 août 1939, les époux Goll ont émigré aux États-Unis pour échapper à la guerre et aux persécutions nazies. Les textes que publie Claire Goll à cette époque paraissent chez des éditeurs nord-américains. C'est le cas avec *Le Tombeau des amants inconnus* (New York, La Maison Française, 1940), avec *Arsenic* (Montréal, Éditions Variétés, 1945) et, comme nous venons de le voir, avec *Éducation barbare*.

Le titre est une réminiscence de Jean-Jacques Rousseau :

Que faut-il donc penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espèce et commence par le rendre misérable pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu'il ne jouira jamais⁸ ?

L'allusion implicite à Rousseau revêt une portée particulière quand on songe à la manière dont Claire Goll aborde le thème de l'éducation dans son roman (une mère qui met ses deux enfants au supplice). Ironiquement, le second livre d'*Émile ou de l'éducation* vante les vertus pédagogiques des blessures chez l'enfant et la nécessité

6 Publié à New York en 1941 aux Éditions de la Maison Française, *Éducation barbare* sera repris sous le titre *Le Ciel volé* chez Fayard en 1958. Ce n'est pas la seule fois que l'auteure donne plus d'une version d'un même texte, elle qui traduit ses écrits du français vers l'allemand et vice-versa.

7 Georges Cattai, « Claire Goll », dans *Claire Goll, op. cit.*, p. 25.

8 Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, livre II, dans *Œuvres complètes*, tome IV, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1969, p. 301.

pour lui de s'endurcir : « Souffrir est la première chose qu'il doit apprendre, et celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir⁹. » Clarisse a été initiée très tôt à la douleur. À six ans, sa mère avait chronométré le temps qu'il lui fallait pour rentrer de l'école et, martinet à la main, punissait sévèrement le moindre retard, même quand la fillette n'y était pour rien. Rousseau, en revanche, ne cautionnait nullement le rudolement des enfants. Il exhortait plutôt à « Aime[r] l'enfance ; favorise[r] ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct¹⁰ ». Mal aimée de sa mère, Clarisse a droit à un tout autre type d'enfance. Pour elle, comme dans le modèle décrit par Rousseau, « [l']âge de la gaîté se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage¹¹ ». Ce n'est même pas une éducation rigide à l'ancienne que subit Clarisse. Les traitements « barbares » que lui inflige sa mère privent Clarisse des félicités de l'enfance, par pure cruauté. Le nouveau titre que donnera Goll à ce récit en 1958, *Le Ciel volé*, est peut-être plus éloquent à cet égard : c'est manifestement le ciel de l'enfance qui est refusé à Clarisse.

Éducation barbare s'ouvre, « En guise de préface¹² », sur un extrait d'un ouvrage d'Emil Ludwig, *Les Allemands*, que les Éditions de la Maison Française venaient de publier dans une traduction française de Jean Longeville. Ludwig y retrace l'histoire de la nation allemande à travers le portrait biographique (le genre pour lequel Ludwig est réputé) de personnalités historiques, d'Arioviste à Hitler. L'extrait qu'a retenu Goll concerne Martin Luther, mais a peu à voir avec le destin de l'Allemagne. Il prépare plutôt le lecteur au motif de l'enfant persécuté, puisqu'il fait état des mauvais traitements infligés au jeune Luther par ses parents, « descendants des paysans thuringiens » qui furent des parents « sombres et cruels¹³ ». On pourrait supposer qu'une corrélation est suggérée entre les sévices endurés par Luther et l'origine populaire de ses parents, ceux-ci possédant « la rudesse de tous les paysans saxons¹⁴ ». On constate toutefois qu'il n'en est rien, puisque les parents de la petite Clarisse appartiennent au milieu bourgeois et que les personnages issus du peuple, telle Oranie « la grosse cuisinière¹⁵ » ou la mère Schick, tante de la précédente et gardienne d'un « water-closet public¹⁶ », suscitent un portrait globalement positif.

Le livre est divisé en vingt-huit chapitres courts, que l'on pourrait décrire en reprenant les termes mêmes qu'employait Robert Sabatier à propos de *Poils de Carotte* :

Ce sont de petites coupes de vie courante, rédigées avec économie, chacune contenant une portion d'univers bien dessiné, un croquis rapide, sur le vif,

9 *Ibid.*, p. 300.

10 *Ibid.*, p. 302.

11 *Id.*

12 Claire Goll, *Éducation barbare*, New York, Éditions de la Maison Française, 1941, p. 9-10.

13 *Ibid.*, p. 9.

14 *Ibid.*, p. 10.

15 *Ibid.*, p. 17.

16 *Ibid.*, p. 91.

qui restitue en peu de mots les personnages, les lieux, la manière d'être et de ressentir de chacun¹⁷.

En fait, à l'exception des saynètes dialoguées, qui abondent dans *Poil de Carotte*, mais que l'on ne retrouve guère dans *Éducation barbare*, Claire Goll a repris l'esprit du texte de Renard. L'intrigue générale – les tourments endurés par la petite Clarisse entre l'âge de six et huit ans – est répartie à travers une succession d'anecdotes dont chacune, comme chez Renard, est coiffée d'un titre : « La dent de lait », « Le secret », « Aurore », etc. Chacune fonctionne à la manière d'un microrécit. Certes, comme chez Renard, il y a « une succession de courtes pièces à conviction à partir de quoi le lecteur peut et doit [...] construire son propre avis¹⁸ », mais Goll opte pour une forme moins éclatée. Une gradation dramatique s'installe peu à peu dans *Éducation barbare*, lui conférant ainsi, sur le plan de l'intrigue, l'unité d'un roman. La série de sévices infligés par la mère mauvaise à Clarisse et à son frère Alfred atteint son apogée lorsque ce dernier, réduit au désespoir, décide de s'enlever la vie.

Claire Goll s'est montrée fidèle à l'esprit du livre de Renard non seulement parce qu'Alfred et Clarisse s'identifient au célèbre rouquin¹⁹, mais aussi parce que la romancière s'est bien gardée de traiter son sujet de manière mélodramatique. On ne trouve ni cliché, ni attendrissement facile dans *Éducation barbare*, mais plutôt un effort visible de traduire « les sensations profondes de l'enfance, sa vive sensibilité, et aussi ces misères, ces blessures, ces frustrations que nous avons tous plus ou moins connues et que la coulée du temps nous a fait oublier²⁰ ». On voit ainsi Clarisse affligée de devoir passer ses mercredis et ses samedis après-midi à rédiger des pensums pendant que ses camarades d'école vont s'amuser au jardin public. Clarisse est affligée, mais en même temps prompte à s'évader par la pensée dans quelque conte de fée que lui relate son frère et compagnon d'infortune. En vacances, elle est contrainte d'accompagner sa mère dans une ville d'eaux, où elle devra faire bonne figure en public et écouter chaque jour un orchestre qui l'ennuie, jusqu'au moment où sa mère l'enferme à l'hôtel, attachée à une chaise, pendant qu'elle-même s'en va flirter avec le maestro italien. Pour pallier les humiliations et les châtiments corporels que lui assène sa mère, parfois avec une violence inouïe, Clarisse goûte de rares mais véritables joies, auprès de son frère bien-aimé Alfred, de la cuisinière Oranie (qui agit en confidente et en protectrice) ou auprès de son amie Bettina, dont la mère, aimante et douce, fait une forte impression sur Clarisse. Elle lui permet d'entrevoir à quoi ressemble l'amour d'une mère et par le fait même de constater l'ampleur de ce dont elle est privée.

17 Robert Sabatier, « Préface », dans Jules Renard, *Poil de Carotte*, Paris, Le Livre de poche (Classique), 1999, p. 8-9.

18 Michel Autrand, « Commentaires », dans Jules Renard, *Poil de Carotte*, op. cit., p. 153.

19 Au chapitre « Aurore », Alfred et Clarisse ont l'échange suivant :

« Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin », comme disait un certain Renard.
— Depuis quand les renards parlent-ils ?

— Quelle cruche ! C'est un Monsieur Jules Renard, qui a écrit un livre sur un petit garçon qui s'appelait « Poil de Carotte » parce qu'il était rouquin. Sa mère était encore plus méchante que la nôtre... si possible ! » (Claire Goll, *Éducation barbare*, op. cit., p. 42)

20 Robert Sabatier, « Préface », dans Jules Renard, *Poil de Carotte* op. cit., p. 8.

La mère de Clarisse est moins un avatar de Mme Lepic qu'une transposition de la mère de l'écrivaine, Malvine Aischmann née Führter. Le motif de l'enfant persécuté n'est donc pas seulement emprunté à Jules Renard. Il s'agit pour Claire Goll d'un matériau autobiographique, qu'elle exploite d'ailleurs dans différents textes, tels *Le Ciel volé*, *Ballerine de la peur* ou *La Poursuite du vent*. Le souvenir de la mère n'est jamais tendre chez Goll. Dans *La Poursuite du vent*, l'auteure (alors âgée de 86 ans) tient ces propos aigres :

Si Dieu avait eu une mère comme la mienne, jamais il n'aurait édicté son deuxième commandement : « Tes père et mère honoreras afin que tu vives longuement. » Comme moi, il l'aurait fait enrager tout en restant fasciné par l'impitoyable sadisme qui se cachait sous l'enveloppe merveilleuse. Jusqu'au jour de mon mariage, j'ai enduré ses sévices et sa tyrannie. Cela ne m'a pas rendue tendre²¹.

Ce qui frappe à la lecture des souvenirs rapportés dans *La Poursuite du vent*, c'est la grande similarité entre le vécu de l'auteure et les événements relatés dans *Éducation barbare*. Des retours chronométrés de l'école au suicide d'Alfred, Goll s'est largement inspirée de sa propre expérience. Si le roman populiste a pour mot d'ordre de « faire vrai²² », il devient alors difficile de coller davantage à la réalité. Le rapport de Goll à sa mère est donc fondamental ici. Il explique le ton intransigeant avec lequel l'écrivaine fait le bilan de son éducation : « De ma mère, je n'avais appris que la haine, la dissimulation, le désir de vengeance, et le honteux plaisir de jouer sous le fouet²³. » Le ton est intransigeant sans être détaché. Si elle parvient à tourner un œil implacable sur sa mère, Goll n'est toutefois pas disposée à faire une analyse fouillée du personnage :

Si ma mère n'avait pas été folle, elle aurait pu être une femme extraordinaire. Mon seul regret est d'avoir été sa fille. Comme écrivain, j'aurais pu me passionner pour elle. Mais je n'ai jamais eu la sérénité de faire ce travail de dissection²⁴.

Ainsi s'explique le télescopage, d'un texte à l'autre, des mêmes images et souvenirs lorsqu'il est question de la mère chez Goll.

La figuration des petites gens sur laquelle Léon Lemonnier appuie sa conception du roman trouve dans *Éducation barbare* une application privilégiée. Certes, ce livre de Claire Goll n'est pas le seul qui puisse être lu au regard des idées de Lemonnier sur le roman populiste ; ses autres romans, comme *Une perle* (1929)²⁵ ou *Un crime en province* (1932), pourraient eux aussi être approchés sous cet angle. Sans aller jusqu'à qualifier *Éducation barbare* de « prototype de roman populiste²⁶ »

21 Claire Goll, avec la collaboration d'Otto Hahn, *La Poursuite du vent*, Paris, Olivier Orban (Mémoire pour le temps présent), 1976, p. 15.

22 Léon Lemonnier, *Manifeste du roman populiste*, Paris, La Centaine, 1930, p. 80.

23 Claire Goll, *La Poursuite du vent*, *op. cit.*, p. 23.

24 *Ibid.*, p. 17-18.

25 Léon Lemonnier a d'ailleurs rendu compte d'*Une perle* dans la rubrique « Vient de paraître » de la *Revue mensuelle des lettres et des arts* (vol. 9, n° 89, novembre 1929, p. 364-365).

26 Marie-Anne Paveau, « Le "roman populiste" : enjeux d'une étiquette littéraire », *Mots*, n° 55 (juin 1998), p. 45.

(Ce qualificatif revenant plutôt au premier lauréat du Prix Populiste en 1931, *Hôtel du nord* d'Eugène Dabit), nous pouvons néanmoins y observer une conception du roman conforme aux idées de Lemonnier²⁷. Ce roman nous permet en outre d'insister sur la potentialité populiste du thème de l'enfance, une constante dans le roman de gauche des années 1930. Dans la mesure où, par rapport aux manifestes de Lemonnier, « le terme populisme s'applique évidemment à des traitements bien antérieurs du peuple comme matière littéraire²⁸ », bon nombre de romans centrés sur des figures d'enfants, voire d'orphelins — d'*Oliver Twist* (1838) de Dickens²⁹ à *Sans famille* (1878) de Malot — aident à comprendre rétrospectivement à quel point l'enfant, en particulier le titi parisien qui s'est popularisé dans l'imaginaire français de Gavroche à Poulbot, est un protagoniste tout désigné pour le genre d'histoires que Lemonnier espère voir se multiplier. Il paraît donc pertinent d'étendre la figuration des petites gens à celle des *petits* tout court. Le traitement de l'enfance dans *Éducation barbare* a tout ce qu'il faut pour infirmer un reproche qu'adressait Yvan Goll à son épouse quand il lui disait : « Tu es Sur-Zola³⁰ ».

En finir avec Zola

Nous nous sommes dits populistes, parce que nous croyons que le peuple offre une matière romanesque très riche et à peu près neuve. Ce fut l'erreur des naturalistes de le prendre pour un troupeau bestial en proie à ses instincts et à ses appétits. Sans prétendre distribuer des prix de vertu, nous croyons qu'il est possible de le peindre autrement, en montrant, non seulement ses qualités, mais la pittoresque rudesse de sa vie.
— Léon Lemonnier, *Manifeste du populisme*, p. 73.

Imiter ou prolonger Zola, pour Lemonnier, c'est nécessairement faire fausse route. Certes, le père des *Rougon-Macquart* a tracé la voie aux populistes. À sa suite, Lemonnier détermine deux tendances essentielles à conserver : « la hardiesse dans le choix des sujets » et la disposition à « peindre les petites gens, les gens médiocres qui sont la masse de la société, et dont la vie, elle aussi, compte des drames³¹ ». Mais Zola a gâché la vérité de ses histoires en les alourdissant de « romanesque³² », de « scientisme » et de « curiosité étroite³³ ».

Près de lui et tous deux révélés par *Les Soirées de Médan*, Maupassant et Huysmans sont de meilleurs modèles pour Lemonnier. Maupassant, particulièrement

27 Claire Goll est d'ailleurs mentionnée comme auteur populiste dans le manifeste de Lemonnier paru dans *L'Œuvre* en 1929.

28 Marie-Anne Paveau, « Le "roman populiste" : enjeux d'une étiquette littéraire », *art. cit.*, p. 48.

29 Léon Lemonnier consacra d'ailleurs un ouvrage à l'auteur anglais : *Dickens*, Paris, Albin Michel, 1946.

30 Armand Lanoux, « La colombe poignardée aime sa tache de sang », *Claire Goll, op. cit.*, p. 56.

31 Léon Lemonnier, *Manifeste du populisme, op. cit.*, p. 59-60.

32 *Ibid.*, p. 30.

33 *Ibid.*, p. 40.

dans ses nouvelles, a fait la part belle aux personnages les plus modestes : paysans, domestiques, cochers, ouvriers, petits employés, ronds-de-cuir... Lemonnier n'y fait guère allusion, mais les idées énoncées par Maupassant dans la préface de *Pierre et Jean* recourent plusieurs de ses conclusions, notamment la prévention contre la tendance à ériger les vérités en systèmes ou l'exaltation du souci de faire vrai, de donner une vision authentique de la réalité.

Lemonnier insiste davantage sur l'exemple de Huysmans, dont il apprécie tout particulièrement « l'ampleur mystique³⁴ ». Selon lui, l'auteur des *Sœurs Vatard* et de *Là-bas* a fait « rentrer le mysticisme dans le domaine du roman³⁵ ». À son instar, le romancier populiste doit « recréer les âmes par le dedans, non seulement dans leur complexité, mais encore dans leur cohérence interne. [...] Il doit étudier, non seulement les gestes et le métier de ses personnages, mais encore leurs croyances obscures et secrètes³⁶ ». Claire Goll n'a pas négligé cette dimension dans *Éducation barbare*. Elle montre le « flot mystique³⁷ » dont est traversé le cœur d'enfant de Clarisse et qui procède d'une privation fondamentale. De tous les tourments infligés à l'enfant par la malveillante mère, l'interdit touchant la question religieuse lui apparaît comme l'un des plus douloureux : « La plus grande privation de mon enfance fut l'absence de Dieu. Ma mère interdisait qu'on prononce son nom³⁸. »

Les visites clandestines de Clarisse à l'église Sainte-Anne dans l'espoir d'y rencontrer Dieu recréent précisément « l'âme » de la petite fille puisque ce n'est pas le Dieu vengeur de l'Ancien Testament qu'elle recherche. On comprend pourquoi : ce Dieu « permet qu'on tranche la tête aux enfants, qu'on leur arrache la langue, coupe les mains et les pieds et les jette, enterrés vivants, dans une cuve pleine d'eau bouillante, quel monstre³⁹ ! » L'autre Dieu, en revanche, la séduit ; celui dont « [les] miracles et [la] mort sur la croix étaient dessinés de façon touchante dans la seconde partie de la Bible⁴⁰ ». Encore une fois, les motivations de la fillette s'expliquent sans difficulté : « Il avait une mère si généreuse, si clément⁴¹ ! » Sa quête mystique ne vise donc pas tant Dieu que sa « divine mère⁴² ». D'ailleurs, sa plus forte émotion religieuse, Clarisse la devra à la découverte de la *Pietà* de Quinten Massys au Musée National. Ce tableau lui fait une impression analogue à la « Passion de saint Mathieu » que lui avait fait découvrir Knall, le maître de chapelle⁴³. Mais cette émotion est-elle vraiment de nature religieuse ? Ici, le psychologique et le mystique se confondent : « Je souffrais de n'avoir jamais trouvé une mère, elle souffrait d'avoir perdu un enfant à jamais : une même peine nous unissait⁴⁴. » Même une enfant de huit ans

34 *Id.*

35 *Ibid.*, p. 57.

36 *Id.*

37 Claire Goll, *Éducation barbare*, *op. cit.*, p. 136.

38 Claire Goll, *La Poursuite du vent*, *op. cit.*, p. 18.

39 Claire Goll, *Éducation barbare*, *op. cit.*, p. 136.

40 *Ibid.*, p. 136-137.

41 *Ibid.*, p. 137.

42 *Id.*

43 « Désormais, ma mère aurait beau me tourmenter, me flageller, me martyriser : j'étais réfugiée sur le tremplin de l'infini » (*ibid.*, p. 54).

44 *Ibid.*, p. 177

peut vivre des drames profonds, semble dire Goll. *Éducation barbare* montre qu'il est tout à fait possible pour un romancier de sonder les complexités d'un cœur humble sans verser dans les « excès d'analyse » que Lemonnier ne supportait plus dans la littérature moderne.

Le populisme, comme l'envisage Lemonnier, s'apparente ainsi au réalisme que pratiquaient Maupassant et Huysmans. C'est dire que même s'il est tourné vers l'avenir (son but est de « féconder le roman nouveau⁴⁵ »), le populisme reconnaît l'apport de précurseurs importants, d'autant plus que l'enjeu vital est de « prolonger la grande tradition du roman français⁴⁶ ». Pour ce faire, il importe d'en finir avec la « littérature d'inquiétude et de débilité », au « style de jeunes bourgeois⁴⁷ », que le roman, estime Lemonnier, a trop tendance à privilégier depuis la fin de la guerre. L'auteur propose alors de délaisser l'intrigue romanesque au profit de la tranche de vie des humbles. Telle est l'acception large que reçoit le terme de *populisme* chez Lemonnier : « Le populisme, c'est une réaction contre les excès de la littérature d'analyse. [...] C'est un appel à un art d'observation sincère⁴⁸. » Autrement dit : « L'auteur ne doit pas s'amuser à analyser ses personnages, il doit les présenter en mouvement⁴⁹. » C'est précisément ce que fait Claire Goll dans *Éducation barbare*.

On comprend mieux, dès lors, l'influence des modèles antérieurs. La tradition réaliste à laquelle Lemonnier se réfère remonte jusqu'au roman picaresque : « Les romanciers picaresques ont peut-être déjà fait ce que nous voudrions tenter. Un picaro, c'est un gars du peuple qui roule sa bosse de ville en ville, tâchant de se débrouiller et de trouver la combine⁵⁰. » La filiation de Claire Goll avec Maupassant et Huysmans est moins marquée que chez Lemonnier, qui la revendique, mais une analyse subséquente parviendrait certainement à en dégager des traces. Goll œuvre visiblement dans une optique similaire. Repensons à notre rapprochement avec Rousseau (lequel a conféré à ses *Confessions*⁵¹ des caractéristiques du roman picaresque) et, surtout, avec Renard, qui allie dans *Poil de Carotte* réalisme et humour d'une manière qui n'eût pas déplu à Lemonnier.

En ce qui concerne les modèles antérieurs, la liste des prédécesseurs inspirants ne s'arrête pas là. Le schème du roman familial, avec certains de ses motifs privilégiés, tels le bâtard, l'orphelin ou l'enfant persécuté, contient de multiples exemples pertinents. On pourrait ainsi rapprocher *Éducation barbare* du premier volume des aventures de Jacques Vingtras, *L'Enfant* (1879) de Jules Vallès (Renard s'en est lui-même inspiré pour *Poil de Carotte*). Claire Goll a ouvert son livre sur des propos d'Emil Ludwig, mais elle aurait pu citer l'incipit de *L'Enfant* au début de son roman :

Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une

45 Léon Lemonnier, *Manifeste du populisme*, *op. cit.*, p. 18.

46 *Ibid.*, p. 81.

47 *Ibid.*, p. 16.

48 Léon Lemonnier, *Populisme*, Paris, La Renaissance du livre, 1931, p. 127.

49 *Ibid.*, p. 153.

50 Léon Lemonnier, *Manifeste du populisme*, *op. cit.*, p. 70-71.

51 On trouve d'ailleurs une référence aux *Confessions* de Rousseau dans *Éducation barbare* (voir p. 131-132).

caresse du temps où j'étais tout petit : je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures⁵².

Le ton est déjà tout trouvé pour le récit de Goll, qui est lui aussi narré à la première personne. Mais si *Éducation barbare* contient quelques allusions intertextuelles (à Renard, Dickens et Kipling notamment), le nom de Vallès n'apparaît pas. La filiation est donc vouée à rester sous-entendue.

Dans le cas de Dickens, le lien est explicite. À la lecture d'*Oliver Twist*, Alfred exulte : « Il faut lire cela, petite sœur !... ce garçon a encore souffert plus d'humiliations que nous⁵³... » Clarisse a d'abord des réserves. En comparaison avec ce que sa mère lui fait subir (par exemple l'enfermer dans une armure de chevalier dont elle a affreusement peur), elle ne trouve pas si terrible qu'on oblige Olivier [*sic*] à dormir parmi les cercueils. Pourtant, un lien spécial unit bientôt Clarisse et son frère au roman de Dickens : « D'autres enfants, nés sous une meilleure étoile, ne voient dans le récit de Dickens qu'une fiction. Nous, nous en saisissons le réalisme. Nous étions à même de comparer⁵⁴. »

Claire Goll utilise deux autres types d'intertexte dans *Éducation barbare* : les contes de fées et la mythologie grecque. Tous deux fournissent à l'enfant une imagerie expressive pour comprendre le monde, voire s'y refléter (on ne sera pas surpris que Clarisse puisse s'identifier à Cendrillon⁵⁵). L'apport des contes est particulièrement important. Ainsi Knall, le maître de chapelle chargé de l'éducation musicale de Clarisse, lui semble d'abord surgir d'un conte d'Hoffmann, « Petit Zaches », avant que son portrait ne s'humanise. Témoin des mauvais traitements dont Clarisse est accablée par sa mère, le vieil homme se prend d'amitié pour la petite. Les contes que lui relate Alfred permettent aussi à Clarisse de surmonter ses peurs, surtout quand Alfred y inclut, à dessein, une mauvaise sorcière à berner. Les contes servent enfin de cadre à des rêveries en commun avec l'attachante mère Schick, qui s'émeut avec Clarisse des duretés de sa mère :

Je vous le dis, cela finira mal avec elle ! Oui, je l'ai lu dans les cartes et dans le marc de café. L'étoile du malheur, suspendue sur sa maison, s'est brisée. Elle recevra bientôt son châtiment. Les mauvaises mères finissent par danser dans des pantoufles brûlantes ; jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Souvenez-vous du conte de Blanche-Neige⁵⁶ !

Avec cette gardienne de water-closet qui s'improvise diseuse de bonne aventure, Goll offre une image compatissante de la femme du peuple.

Cette caractéristique n'a rien d'inhabituel. En fait, les quelques personnages issus du peuple dans *Éducation barbare* suscitent une image globalement favorable,

52 Jules Vallès, *L'Enfant*, Paris, Charpentier, 1889, p. 1.

53 Claire Goll, *Éducation barbare*, *op. cit.*, p. 149.

54 *Ibid.*, p. 151.

55 *Ibid.*, p. 125.

56 *Ibid.*, p. 212.

comme si Goll apportait un correctif à la situation que déplorait Lemonnier : « Le peuple n'a pas été *aimé* comme il mérite de l'être⁵⁷. » Oranie, la cuisinière, est une « saine fille du peuple⁵⁸ ». Elle se hérisse contre les maltraitances dont Clarisse est victime. « Sans Oranie, se souvient la narratrice, je n'aurais peut-être jamais connu les joies de l'enfance, qui tiennent à si peu de chose⁵⁹. » À ses côtés, son fiancé Rak (diminutif d'Héraklès) tient une épicerie dans une « ruelle pouilleuse et mal famée⁶⁰ ». Sous des dehors frustes, il cache « une douceur d'enfant⁶¹ ». Ailleurs, quand Clarisse est battue pour s'être trompée dans un poème récité en l'honneur de sa grand-mère, Antoine, le cocher, a pitié d'elle ; « son cœur de paysan, indigné, [bat] à grands coups⁶² ».

Le cas d'Erna est plus compliqué. Le portrait qu'elle suscite tient d'un autre registre. Cette orpheline de 17 ans avait été confiée à la mère de Clarisse par son tuteur. En la menaçant chaque jour de la renvoyer, la mère en a fait son esclave :

Quand Maman venait de la battre, Erna se jetait à genoux devant elle, lui couvrant les pieds et les mains de baisers serviles. Dans un curieux état d'excitation passionnée et peut-être sexuelle, incapable de supporter le regard magnétique et phosphorescent de Maman, elle baissait la tête, immobile, en extase comme une pénitente, même alors qu'elle n'avait rien à se reprocher⁶³.

Si elle contribue aux malheurs de Clarisse, comme le jour où elle doit enfermer à clef la fillette à son retour de l'école⁶⁴, c'est bien malgré elle, car elle ne fait qu'obéir au doigt et à l'œil à sa maîtresse. Goll ne la dépeint pas sous un mauvais jour. Si le portrait est accablant pour quelqu'un, c'est pour la mère de Clarisse, qui a trouvé en Erna une proie facile pour ses excès tyranniques.

Aussi détestable que soit la mère de Clarisse, Goll ne se sert toutefois pas d'elle pour condamner la bourgeoisie. Monstrueuse en comparaison des petites gens auxquelles Goll a conféré davantage d'humanité, elle est une femme fondamentalement incapable d'aimer. « Maman n'avait pas de cœur, mais des aspirations intellectuelles⁶⁵ », observe Clarisse à son propos. Sa violence lui vient en partie de sa propre mère, seul personnage qui rivalise en méchanceté avec elle dans *Éducation barbare* (Clarisse l'évoque comme une « Grand-mère qui jadis attachait ses enfants pour les fouetter⁶⁶ »). Son caractère violent provient surtout du dégoût profond que lui inspire son rôle de mère et d'épouse. Car son mari, père effacé et impuissant, est myope sur le plan moral : « Il ne se rend pas compte que sa femme le toise souvent d'un regard haineux, comme il ignore qu'en battant les

57 Léon Lemonnier, *Populisme*, *op. cit.*, p. 126.

58 Claire Goll, *Éducation barbare*, *op. cit.*, p. 62.

59 *Ibid.*, p. 214.

60 *Ibid.*, p. 57.

61 *Ibid.*, p. 58.

62 *Ibid.*, p. 113.

63 *Ibid.*, p. 29.

64 *Ibid.*, p. 223.

65 *Ibid.*, p. 40.

66 *Ibid.*, p. 48.

enfants, elle voudrait l'assassiner en eux⁶⁷. » Pour elle, tous les prétextes sont bons pour mener une mystérieuse double vie nocturne : « C'est seulement le soir, sous le travesti, qu'elle se sent elle-même. Le Carnaval est pour elle une réalité. Sa réalité. L'existence quotidienne, par contre, lui paraît être un détestable trompe-l'œil⁶⁸. »

La cruauté spiritualisée selon Claire Goll

Éducation barbare aborde un sujet difficile (l'existence infernale d'une fillette sous la férule d'une mère mal-aimante), mais sans s'éloigner du domaine de « l'observation sincère et courageuse⁶⁹ » que prisait tant Lemonnier. On ne saurait ainsi souscrire à l'avis d'Yvan Goll, alléguant que sa femme était « Sur-Zola ». Au contraire, l'absence de tout pathos appuyé et le souci du petit trait vrai prémunissent Claire Goll contre les excès décriés du naturalisme. À cet égard, Stefan Zweig s'est montré meilleur juge qu'Yvan Goll lorsqu'il observait à propos du *Tombeau des amants inconnus* : « Seule, une femme pouvait réussir le miracle de spiritualiser tendrement la cruauté de cette époque⁷⁰. » Par souci de concision, je n'insiste pas sur l'allusion au sexe de l'auteure, toute pertinente soit-elle (Lemonnier faisait d'ailleurs preuve d'ouverture vis-à-vis des femmes auteures⁷¹). Zweig évoque la spiritualisation d'un récit de cruauté : voilà une description valable de l'entreprise qu'a menée Goll avec *Éducation barbare*.

J'ai tenu à exhumer ce dur, mais joli roman de Claire Goll et à proposer un angle original pour le relire. La proximité du style de Claire Goll avec les idées de Léon Lemonnier sur le roman populiste m'a incité à tenter ce rapprochement. Dans la mesure où le populisme « fait de l'art avec le peuple, lieu du naturel et de l'authenticité⁷² », et considérant qu'il s'agit non d'une école littéraire, mais d'« un ensemble de tendances⁷³ » dans les années 1930, il m'a semblé que le motif de l'enfant persécuté, dans un esprit analogue à *Poil de Carotte*, constituait une application insoupçonnée mais probante du type de roman que Lemonnier espérait voir se multiplier. Tout comme le texte de Jules Renard, *Éducation barbare* a le mérite de dépasser le cadre de ses thèmes, de ses personnages et de ses situations : « *Poil de Carotte* n'est pas seulement un réquisitoire contre sa mère, une défense de l'enfant, c'est aussi une protestation contre une image traditionnellement embellie de l'enfance et de l'enfant⁷⁴. » De même, *Éducation barbare* propose une vérité « robuste », une vérité « peuple » sur le thème de l'enfance. Au regard du populisme, cette œuvre de Claire Goll se démarque par sa rudesse pittoresque.

67 *Ibid.*, p. 37.

68 *Ibid.*, p. 158.

69 Léon Lemonnier, *Manifeste du populisme*, *op. cit.*, p. 81.

70 Armand Lanoux, « La colombe poignardée aime sa tache de sang », *Claire Goll*, *op. cit.*, p. 58.

71 L'exemple de George Eliot lui permit d'affirmer : « Les cerveaux n'ont pas de sexe » (Léon Lemonnier, *Manifeste du populisme*, *op. cit.*, p. 50).

72 Marie-Anne Paveau, « Le "roman populiste" : enjeux d'une étiquette littéraire », *art. cit.*, p. 56.

73 Léon Lemonnier, *Populisme*, *op. cit.*, p. 114.

74 Léon Guichard, « Avertissement », dans Jules Renard, *Œuvres I*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1970, p. 644.

Références

- BLUMENTHAL, Bernhardt, « Claire Goll's Prose », *Monatshefte*, vol. 75, n° 4 (hiver 1983), p. 358-368.
- GOLL, Claire, avec la collab. d'Otto Hahn, *La Poursuite du vent*, Paris, Olivier Orban (Mémoire pour le temps présent), 1976.
- , *Éducation barbare*, New York, Éditions de la Maison Française, 1941.
- LANOUX, Armand, « La colombe poignardée aime sa tache de sang », *Claire Goll*, choix de textes par Georges Cattai, Edmée de La Rochefoucauld et Armand Lanoux, Paris, Seghers (Poètes d'aujourd'hui), 1967, p. 55-76.
- LEMONNIER, Léon, « vient de paraître », *Revue mensuelle des lettres et des arts*, vol. 9, n° 89, novembre 1929, p. 364-365.
- , *Dickens*, Paris, Albin Michel, 1946.
- , *Manifeste du roman populiste*, Paris, La Centaine, 1930.
- , *Populisme*, Paris, La Renaissance du livre, 1931.
- PAVEAU, Marie-Anne, « "Le roman populiste" : enjeux d'une étiquette littéraire », *Mots*, n° 55 (juin 1998), p. 45-59.
- RENARD, Jules, *Œuvres I*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1970.
- , *Poil de Carotte*, préface de Robert Sabatier, Paris, Le Livre de poche (Classique), 1999.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émilie ou de l'éducation*, livre II, dans *Œuvres complètes*, tome IV, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1969,
- VALLÈS, Jules, *L'Enfant*, Paris, Charpentier, 1889.